« Tu m'embrasses encore, et c'est mon pied dans les pompons ! ». Comment construit-on le sens ?

Gilles Corminboeuf

Universités de Neuchâtel et Fribourg
Espace Louis-Agassiz 1, CH – 2000 Neuchâtel
gilles.corminboeuf@unine.ch

J'étudie des constructions hypothétiques composées de deux assertions juxtaposées ou connectées par *et* comme *Tu dis encore un mot (et) je m'en vais*. L'« assertion » introductive exprime un fait qui contrevient à une évidence perceptive. Il est en effet publiquement valide dans la situation de parole que l'allocutaire n'est pas en train de parler : *Tu dis encore un mot* ne peut pas être un constat et, si c'était le cas, le contenu serait fortement sous-informatif. Je propose une analyse de ces constructions sur l'interface *syntaxe – pragmatique*. Ces constructions binaires présentent une absence de correspondance entre une structure formelle (une assertion) et des impératifs pragmatiques qui lui sont liés habituellement (prise en charge par le locuteur, p. ex.). Ces assertions énoncées sous une clé de validation modale incrémentent la mémoire discursive de deux informations : (i) la validité d'un objet-de-discours *O* ; (ii) l'assignation d'un commentaire modal à cet objet-de-discours, i.e. *<O* est valable dans un domaine hypothétique>. Je cherche à identifier comment ce commentaire modal est élaboré, c'est-à-dire sur la base de quels indices. A mon sens, cette inférence est le produit de la concurrence entre deux sources d'information : l'une linguistique – l'objet-de-discours *O* est asserté –, l'autre extra-linguistique – les données de l'expérience contredisent la validité de *O*.

This study concerns French constructions producing an hypothetical interpretation composed of two juxtaposed or *and*-connected assertions as *You say one more word (and) I'm leaving*. The introductory assertion expresses a fact that is at variance with elements of the situation of utterance. Indeed, it's quite obvious that the addressee isn't talking in the situation of utterance : *You say one more word* can't be a statement, and if it were it would be a poorly informative content. I suggest an analysis of these constructions on the interface between syntax and pragmatics. These binary constructions present a mismatch between a formal structure (an assertion) and some pragmatic requirements usually linked to it (commitment, for example). These assertions – expressed under a "validation key" – increment the common ground with two informations : (i) the validity of a state of affairs *O* ; (ii) the allocation of a modal commentary to this fact, for example *<O* is valid in a fictive domain>. I try to understand how this modal commentary is inferred. For me, this inference is produced by two information sources in competition : a linguistic one – the state of affairs *O* is

asserted – and an extralinguistic one – the experimental truth refutes the validity of *O*.

hypothèse, macro-syntaxe, parataxe, subordination, inférence, assertion, modalité, mémoire discursive

conditionals, macro-syntax, parataxis, subordination, inference, assertion, modality, common ground

[Tiré de : Bruller, *Hélène Bruller est une vraie salope*]

1. Introduction

Je me propose d'étudier des constructions à interprétation hypothétique juxtaposées ou connectées par *et*. Il s'agit de configurations munies de deux verbes tensés, illustrées en [1a] et [1b] :

[1a] L1 : – il nous faut deux hommes de plus \ L2 : – impossible \ on a pas deux hommes de plus \ L1 : – *vous voulez la valise / il faut deux hommes supplémentaires* \ [oral film, <il s'agissait de retrouver une valise>][1]

[1b] Nous leur laissions quelques petites journées de plus, ces gens de Sucruiú étaient capables de démonter jusqu'à la bâtisse elle-même pour emporter les poutres et les chevrons. [Guimarães Rosa, *Diadorim*, <à propos du pillage d'une maison>]

Je considérerai que ces constructions binaires sont des hypothétiques « non marquées » – elles ne sont pas « marquées » par *si* ou *au cas où* – et je les nommerai constructions « bi-assertives », parce que composées de deux assertions. Je propose une analyse pragmatique de ces diptyques en étudiant :

(i) comment se construit la *valeur hypothétique* (à partir de quels indices ?). Je soulignerai le rôle prépondérant des coordonnées contextuelles dans le processus interprétatif.

[1] Les slash notent grossièrement des intonèmes continuatifs et les anti-slash des intonèmes conclusifs.

(ii) quelles opérations sont réalisées sur la « mémoire discursive » (Berrendonner, 1992), i.e. comment est infléchie la validité de l'objet-de-discours *O* dénoté par l'assertion introductive[2].

Les membres de ces diptyques seront étiquetés au moyen des lettres A et Z, comme le fait Bally (1944 : 53) dans son analyse des phrases segmentées :

> [2] [vous me prenez trois saucissons]$_A$ [le pain il est cadeau]$_Z$ [oral, <au marché>]

Le premier membre des exemples étudiés est noté A et le second Z, comme dans [2].

Dans le domaine des hypothétiques « non marquées », il est difficile de mener des investigations dans les corpus édités à disposition. D'une part, ces constructions sont non marquées morphologiquement et excluent par conséquent des recherches automatiques. D'autre part, certains genres textuels, par exemple l'oral narratif, présentent très peu de diptyques de ce genre. Les comptages mentionnés au § 2.2. doivent donc être manipulés avec prudence. Le corpus sur lequel se fonde cette étude comprend 143 constructions du type [1]-[2], dont 73 exemples oraux[3]. Mon corpus oral est composé en majorité d'exemples recueillis « à la volée » (entendus et reproduits). Je me servirai également d'observables écrits issus de la presse, de la publicité et d'œuvres littéraires diverses.

L'étude est structurée comme suit. Le § 2. consiste en une exposition des propriétés formelles de ces constructions binaires. Le § 3. regroupe des observations d'ordre typologique, ces diptyques étant attestés dans toute une gamme de langues différentes. Le § 4. est centré sur la syntaxe de ces constructions. Le § 5. détaille les indices mobilisés pour élaborer la valeur hypothétique. Le § 6. est consacré aux signaux qui fondent la cohésion de l'ensemble AZ. En guise de conclusion, le § 7. expose les modalités de la construction de la valeur hypothétique dans ces diptyques bi-assertifs[4].

2. Les caractéristiques formelles de la construction

2.1. La non réversibilité des membres A et Z

Les deux membres de la construction sont difficilement permutables en version ZA, sans que le sémantisme en soit modifié : ? *le pain il est cadeau vous me prenez trois*

[2] Un *objet-de-discours* est un référent cognitif ; aussi bien les faits que les processus, les classes ou les individus discrets relèvent de cette catégorie générique.
Asserter sera entendu au sens de verser un objet-de-discours dans la mémoire discursive et le présenter comme publiquement valide pour les interactants.

[3] Dans ce papier, j'appellerai *corpus* une collection d'occurrences attestées. La grande majorité de mes exemples est issue du corpus de Corminboeuf (à paraître, a).

[4] Je laisse de côté les aspects prosodiques. Les études de Choi-Jonin & Delais-Roussarie (2006) et d'Avanzi & Lacheret (à paraître) ne sont pas consacrées à proprement parler aux constructions étudiées dans ce travail, mais elles abordent une partie du problème. Les articles de Thumm (2000), Rocq-Migette (2005) et Dargnat & Jayez (à paraître), qui ne sont pas centrés sur la dimension prosodique, consacrent néanmoins quelques paragraphes au traitement du signal.

saucissons[5]. Cet ordonnancement contraint des constituants est à mettre en rapport avec des impératifs praxéologiques, i.e. des contraintes actionnelles : on ouvre un cadre hypothétique pour, dans second temps, y inscrire une assertion[6]. Dans les constructions « marquées » en *si P, Q*, la permutation des membres est parfaitement possible : *Q, si P*.

2.2. Les articulateurs

Parmi les 73 attestations orales du corpus, il y a 13 observables articulés par *et*, 1 par *ou*, 1 par *que* et 58 exemples asyndétiques. Les 70 exemples écrits présentent la répartition suivante : 21 constructions avec *et*, 1 construction avec *ou*, 4 avec *que* et 44 constructions asyndétiques. Dans les observables que j'ai pu collecter, les versions asyndétiques sont donc largement majoritaires, à l'oral comme à l'écrit. Un cinquième seulement des constructions du corpus oral incorpore donc le connecteur *et*[7]. Dans mon corpus écrit, ce pourcentage augmente légèrement (proche de 30%). Certains exemples montrent que la distribution de *et* est assez libre :

> [3a] il la met / on se retrouve à égalité / il la met pas / *et* c'est peut-être le titre qui s'envole \ [oral tv, <commentaire d'un match de rugby : mettre la pénalité = égaliser>]
>
> [3b] La vie a un visage qui rit et un visage qui pleure ; elle tourne, on la voit rire ; elle tourne encore *et* on la voit pleurer. [Ramuz, *Aline*]

Les fragments [3] contiennent une construction binaire sans *et* et une avec *et*. J'appelle « routines sérielles » ces configurations où plusieurs scénarios sont successivement listés (j'y reviendrai *infra*, § 5.1.3.).

Les études sur l'anglais parlent de « *and*-constructions » pour les tours comme [1], [2] et [3] ; c'est le cas par exemple de Culicover & Jackendoff (1997 ; 2005) et de Dancygier & Sweetser (2006). Pour le français une telle étiquette est problématique, puisque la grande majorité des exemples réunis n'ont pas de *et* au début du membre Z. L'omission de *and* semble beaucoup moins courante en anglais, mais elle est néanmoins bien attestée. Ainsi, Dancygier & Sweetser (2006 : 255)

---

[5] Trévise & Constant (2007) rapportent des exemples de forme ZA tirés de romans policiers américains. Considérés par les auteurs comme non standards, ils semblent pourtant mieux acceptés en anglais qu'en français : *He could have that any old day, he wanted it* (≅ ?*Il pouvait avoir cela à n'importe quel moment, il le voulait*) [Pelecanos < Trévise & Constant]. En français, une telle construction paraît difficilement attestable.

[6] Cette contrainte d'ordre serait le témoin du caractère « coordonné » (et non subordonné) de ces constructions selon Culicover & Jackendoff [1997] et Rebuschi [2001 : 39-40].

[7] Par comparaison, dans les structures nominales à interprétation hypothétique (Corminboeuf, à paraître, b), le connecteur *et* est pour ainsi dire systématique à l'oral (par exemple : *Un pas de plus et je tombais dans le fossé*). Je parle de « connecteur » plutôt que de « coordonnant », puisque *et* lie des énonciations (§ 4.2.1., *infra*) et non des constituants de bas rang (adjectifs, substantifs, SV).
Dans le cadre de cette étude, je laisserai de côté les tours articulés par *que* et par *ou* :

> « En attendant, c'est l'agriculteur qui assume l'entier du risque financier, sans même pouvoir choisir les variétés qu'il plante », dénonce Jean-François Chevalley. On voudrait pousser les paysans suisses à abandonner le tabac *qu'*on ne s'y prendrait pas autrement, estime-t-il. [presse, *La liberté*, 11.08.2004]
>
> là on dit vous acceptez ça / *ou* on part dans des procédures \ [oral, tv, <les assurances ne veulent pas payer la totalité des dégâts causés par l'explosion de l'usine AZF de Toulouse>]

elles-mêmes mentionnent des formulations parémiques asyndétiques comme : *You win a few, you lose a few* (≅ *Tu gagnes un peu, tu perds un peu*), tout comme Culicover (à paraître) : *Fool me once, shame on you ; fool me twice, shame on me* (≅ *Tu te moques une fois de moi, honte à toi ; tu te moques une deuxième fois de moi, honte à moi*) ou encore *You have the whole weekend off, it rains. You have to work on the weekend, the weather turns out great* (≅ *Tu as tout le week-end de congé, il pleut. Mais tu dois travailler le week-end, le temps devient exceptionnel*). Le corpus d'oral spontané de Thumm (2000) comporte de nombreuses constructions asyndétiques, par exemple celle-ci : *You stand back a little bit you won't have these problems* (≅ *Tu te tiens un peu à l'écart tu n'auras pas ces problèmes*). Trévise & Constant (2007) ont également collecté une série de diptyques sans *and* tirés de récits de fiction américains[8] ; la configuration suivante est adressée à un détective privé (qui se doit d'être discret) propriétaire d'une voiture rouge (couleur tape-à-l'œil) : *You drive a red car, it's gonna attract some attention* (≅ *Tu conduis une voiture rouge, ça va attirer l'attention*). Declerck & Reed (2001 : 408) donnent des exemples de bi-assertives comme *You don't study, you fail* (≅ *Tu n'étudies pas, tu échoues*). On observe en anglais comme en français des constructions bi-assertives syndétiques et asyndétiques. En anglais les versions syndétiques sont semble-t-il mieux représentées, alors qu'en français ce sont les versions asyndétiques qui semblent les plus courantes.

2.3. La négation dans le terme A

Le terme A de ces constructions peut être soumis à la portée de la négation (ou de la restriction), même si ce ne sont pas des exemples très courants :

> [4a] il l'aurait *pas* fait / on le lui aurait reproché \ [oral tv, <à propos d'un reportage>]
>
> [4b] non / alors tu viens *pas* / t'es un con \ [oral]
>
> [4c] [Caricature tirée de *Charlie Hebdo*, 19.10.2005, <à propos du livre « Sarkozy ou le destin de Brutus »>]

La possibilité pour la construction verbale que contient A d'être sous la portée d'une modalité propositionnelle est une propriété qui range ces diptyques dans la

[8] Ces constructions apparaissent dans des dialogues qui prétendent contrefaire des traits d'oralité.

catégorie des « pseudo-corrélations » de Deulofeu (1989)[9]. Cette capacité à entrer dans le champ de la négation argumente en faveur du statut non subordonné du terme introductif.

2.4. Les temps verbaux

Une gamme étendue de combinaisons modo-temporelles est observable dans ces diptyques, mais c'est le présent de l'indicatif qui est le plus couramment utilisé. On rencontre une série de constructions avec les mêmes temps verbaux dans A et dans Z. C'est le cas du présent de l'indicatif dans [5], de l'imparfait de l'indicatif dans [6] et du conditionnel présent dans [7][10] :

> [5] ah la la \ il fait un bon contrôle / il marque \ [oral tv, <après une action de jeu avortée, au football>]
>
> [6] t'en buvais cinq / t'étais raide \ [oral, <à propos de cafés améliorés à l'eau-de-vie>]
>
> [7] mais moi je serais une femme j'accepterais pas ce principe [oral < Blasco 1999]

L'alliage de deux constructions verbales au présent de l'indicatif, comme en [5], fait figure de prototype. Sont également attestées dans mon corpus – mais moins communément – les configurations {conditionnel + imparfait de l'ind.} [8], {imparfait de l'ind. + conditionnel} [9], {présent de l'ind. + futur de l'ind} [10], {présent de l'ind. + futur périphrastique} [11], etc.[11] :

> [8] eh salut \ je me serais mise là / je te voyais pas \ [oral, <une personne qui rencontre une connaissance dans le métro>]
>
> [9] Il n'avait qu'un pas à faire, et il serait sur moi. Je n'ai plus d'arme. Lui, il a un couteau. [Baricco, *Océan mer*]
>
> [10] vous appuyez notre offre / et je vous poserai pas de problèmes \ [oral, film]
>
> [11] tu fais ça / je vais pas récupérer la balle \ [oral, <une maman s'adressant à son enfant qui s'apprête à jeter son ballon dans une rue en forte pente>]

Les formes verbales au conditionnel sont des indices « massifs » pour bâtir un espace hypothétique, pourtant c'est le présent de l'indicatif qui est de loin le mieux représenté. Les exemples mentionnés dans ce travail montrent que le mode indicatif – associé à un assortiment d'indices quelconques – est parfaitement approprié pour

[9] Deulofeu appelle « pseudo-corrélations » les constructions comme *il était pas encore arrivé (que) c'était déjà cinq heures* et les tours de type bi-assertif que j'étudie dans ce papier, comme *hé le genêt c'est pareil tu le coupes aujourd'hui dans deux mois il repoussera et ça continuera comme ça* (exemples cités par l'auteur).

[10] Les corrélations {conditionnel + conditionnel} sont loin d'être les mieux représentées dans mon corpus, ni à l'écrit, ni à l'oral. Borillo (2001) soutient qu'il s'agit de la configuration la plus courante. J'ai collecté peu d'exemples avec la combinaison {conditionnel passé + conditionnel présent} et {conditionnel passé + conditionnel passé}, en comparaison avec des exemples comme [7].

[11] On notera que [8] a une interprétation contrefactuelle et que [9] conduit à une lecture contingente.

signifier des procès virtualisants. A noter que la juxtaposition ou la connexion de A à Z fait partie de cette matrice d'indices : dans [5], *il fait un bon contrôle* n'est pas hypothétique en lui-même, il l'est entre autres en raison de sa juxtaposition à Z. J'essaie de décrire dans ce travail la procédure inférentielle qui permet d'aboutir à l'interprétation hypothétique.

3. Une construction répandue à travers les langues

Les hypothétiques « non marquées » bi-assertives ne sont pas des constructions caractéristiques du français, ce qu'illustrent les exemples [12] en espagnol, en anglais et en allemand :

> [12a] Pepe es un lerdo : le das un libro y se le cae de las manos (≅ Pepe est un maladroit : tu lui donnes un livre et il lui tombe des mains) [< Montolío-Durán]
>
> [12b] I'm too involved now ; you jump, I jump, remember (≅ Je suis trop impliqué maintenant ; tu sautes, je saute, rappelle-toi). [tiré du film *Titanic* < Rocq-Migette]
>
> [12c] Du sagst jetzt ein Wort und ich hau dir eine runter (≅ Tu dis encore un mot et je te casse la figure) [exemple construit, accepté par des locuteurs natifs]

Certains chercheurs ont par ailleurs souligné que ces structures binaires à interprétation hypothétique existent aussi dans des langues non indo-européennes. Haiman (1983) démontre que dans un grand nombre de langues typologiquement différentes[12] les structures comme S_1 *(and)* S_2 peuvent assumer une fonction sémantique d'hypothétique de forme *if* S_1, S_2. Ainsi, dans la langue fore (Nlle Guinée), lorsque la relation de cause à effet est aisément récupérable en contexte, l'emploi d'une hypothétique morphologiquement marquée peut apparaître pédant pour un natif : une construction coordonnée est alors jugée préférentielle. En kâte et en ono, le suffixe d'irréalité, qui indique de façon non équivoque qu'il s'agit d'une hypothétique, est une marque optionnelle, généralement omise ; la 'protase contrefactuelle' prend alors la forme d'une configuration coordonnée. En vietnamien, en mandarin et en cambodgien également, le morphème qui correspond à *si* étant habituellement absent, la distinction entre simple coordination et hypothétique 'paratactique' est brouillée (Haiman, 1986). En chinois, selon Ferguson & *al*. (1986), il n'y a pas de construction hypothétique prototypique. Bien qu'il y ait des particules traduisibles par *si*, la plupart des hypothétiques sont ambiguës et ne sont interprétables comme telles qu'en contexte. Selon Caron (2005), les langues tchadiennes (zaar, zodi, banda linda) du Nigeria présentent aussi des hypothétiques 'paratactiques'. En zodi, ce qui se traduit littéralement par *ce sont eux qui les suivent, ils partent et ne reviennent pas*, se comprend au sens de : *s'ils les suivent, ils partent et ne reviennent pas*. En banda linda, littéralement *c'est toi qui es le plus fort, tu mets ton ami dehors*, peut se paraphraser contextuellement par : *si tu es le plus fort, tu mets ton ami dehors*.

[12] En hua, fore, gahuku, kanite, daga, kâte, ono, wojokeso, cebuano, vietnamien, anglais, français.

4. Syntaxe

4.1. L'analyse de Culicover & Jackendoff

Culicover & Jackendoff (1997 ; 2005) analysent une série de constructions – dont celle qui m'occupe – qui se singulariseraient par le fait qu'il y a une absence de correspondance (*mismatch*) entre les structures syntaxique et conceptuelle. Les auteurs fondent leur analyse sur l'homologie supposée entre les constructions non marquées et leur paraphrase en *if*. Ainsi, puisque *You drink another can of beer and I'm leaving* se glose par une construction *syntaxiquement* subordonnée – *If you drink another can of beer, I'm leaving* (≅ *Si tu bois une autre bière, je m'en vais*) –, on peut, selon les auteurs, reporter sur le membre de gauche une valeur *sémantique* de subordonnée. Culicover & Jackendoff partent du principe qu'une hypothétique non marquée et son correspondant introduit par *si* sont sémantiquement équivalents[13].

A mon sens, cette analyse est discutable. Culicover & Jackendoff négligent des différences syntaxiques – rection VS absence de rection – en prétextant une unité de sens – qui elle aussi est à questionner. Les auteurs observent un phénomène de *mismatch*, mais celui-ci se voit en quelque sorte nié par leur analyse, qui finit par récupérer l'isomorphisme. En effet, la subordination syntaxique est en quelque sorte sauvegardée au niveau sémantique sur la base d'une paraphrase. Le fait de fonder une analyse syntaxique sur une telle glose me paraît plus que douteux méthodologiquement. La solution de Culicover & Jackendoff semble avoir pour objectif de ramener les faits de bordure au prototype : une hypothétique non marquée serait simplement une structure en *if* coordonnée en surface. On voit bien qu'il s'agit de préserver la subordination, au moins au niveau « profond », puisque sa conservation en surface n'est pas défendable. Les auteurs doivent composer avec deux alternatives liées au cadre théorique intra-phrastique, à savoir le phénomène de subordination et celui de coordination.

Je postule pour ma part que le terme A de ces constructions n'est *ni subordonné, ni coordonné* au terme Z, option qu'autorise le cadre macro-syntaxique de Berrendonner que je présente ci-dessous.

4.2. Pragma-syntaxe des constructions bi-assertives

4.2.1. Le modèle macro-syntaxique de Berrendonner

La théorie des unités développée par Berrendonner (p. ex. 2002a ; 2002b) repose sur la distinction entre deux types de combinatoires stratifiées, nommées respectivement *micro-syntaxe* et *macro-syntaxe*. Le modèle sera décliné brièvement ici à partir de quatre notions : la *mémoire discursive*, la *période*, l'*énonciation* et la *clause*.

Dans une approche constructiviste-cognitiviste du langage, le discours est conçu comme une activité coopérative visant à construire des représentations mentales. Cet ensemble évolutif des représentations publiquement partagées, élaboré coopérativement par les interactants, est appelé *mémoire discursive*. L'état courant

[13] Il y aurait des interprétations subordonnées et des interprétations coordonnées de *and*. Selon Culicover & Jackendoff, le relateur *and* – dans ces constructions – serait une conjonction de coordination ordinaire qui déclencherait une interprétation subordonnée.

de la mémoire transite d'un état à un autre, évoluant ainsi à mesure que l'activité interactive se déploie ; en dehors des conduites locutoires et des sous-entendus générés par ces conduites, la mémoire est également alimentée par des connaissances encyclopédiques et les paramètres de la situation d'énonciation.

Le discours peut être segmenté en fragments démarqués essentiellement par l'intonation, que l'on appelle *périodes*. L'intonème conclusif, suivi parfois d'une pause et d'une réinitialisation de la ligne de déclinaison, marque la fin d'une période, celle-ci constituant une place transitionnelle virtuelle dans l'échange verbal. La période est l'unité maximale de la combinatoire *macro-syntaxique*.

Les membres des périodes sont appelés *énonciations*[14]. Les énonciations sont des actions à *fonction communicative*, qui ont pour fonction d'opérer des transformations successives sur la mémoire discursive. La logique d'ordonnancement des énonciations est donc en lien direct avec l'état courant de la mémoire discursive. Les contraintes qui président à leur enchaînement sont de type praxéologique. Ainsi, une énonciation pragmatiquement incongrue à l'état isolé (parce que sous-informative, par exemple) laisse attendre une seconde énonciation ; c'est le cas de mes diptyques (cf. § 5.2., *infra*). Une énonciation peut en outre se définir comme l'actualisation d'une clause, avec son schème prosodique et d'éventuels gestes co-verbaux[15].

Une *clause* est une composition de morphèmes et de syntagmes qui entretiennent entre eux des relations de rection (des implications d'occurrence, des contraintes de concaténation, des restrictions sélectionnelles, etc). La connexité rectionnelle est le critère qui permet de délimiter ces objets à *fonction significative* que sont les clauses. Une clause est un grand signe, alors qu'une énonciation de clause est une action ; du point de vue sémiotique, c'est donc très différent. La clause est l'unité maximale de l'ordre de combinatoire nommé *micro-syntaxe*.

Revenons à la *mémoire discursive*. Deux éléments constitutifs de la notion sont fondamentaux pour l'analyse des diptyques bi-assertifs que je propose : (i) d'une part, la mémoire discursive comprend non seulement un modèle du monde qui enregistre les croyances sur celui-ci, mais également un modèle des actions communicatives qui contient des connaissances sur la praxéologie du discours. Autrement dit, les énonciations, en opérant sur la mémoire, transmettent du sens (communiquent) et s'auto-représentent (méta-communiquent) en exhibant des indices sur le rôle qu'elle jouent dans la combinatoire actionnelle : cadrage, préparation pour une action subséquente, confirmation d'une inférence, etc. Je me sers du modèle des actions communicatives pour décrire mes diptyques comme relevant d'une « corrélation pragmatique » (§ 7., *infra*) ; (ii) d'autre part, une énonciation étant définie comme un opérateur sur la mémoire discursive, cette dernière autorise une pragma-syntaxe (ou macro-syntaxe) : elle a l'avantage de permettre l'articulation de deux niveaux distincts de l'analyse linguistique : syntaxe et pragmatique.

[14] Une période minimale est composée d'une énonciation unique munie d'un intonème conclusif.

[15] Il faut comprendre *énonciation* au sens d'« énonciation d'une clause » (= mise en discours d'un signe complexe).

4.2.2. Application aux bi-assertives

Soit la construction [13] :

> [13] t'entends trois notes / t'as déjà envie de te secouer le bide \ [oral, <à propos d'un concert de musique brésilienne>]

Les termes A (*t'entends trois notes*) et Z (*t'as déjà envie de te secouer le bide*) peuvent fonctionner de façon autonome au plan syntaxique : il s'agit banalement de constructions sujet-verbe-objet. Il n'y a pas de rapport *syntaxique* entre les membres A et Z : la relation établie n'est pas d'ordre grammatical, mais pragmatique. Lorsque les termes A et Z sont juxtaposés (comme en [13]) ou connectés par *et*, ils présentent d'un sémantisme inédit (§ 5 et § 6., *infra*).

Le schème syntaxique attribuable aux diptyques comme [13] est le suivant :

$$[\text{clause}_{A}]_{E1} \ \# \ [(et)\ \text{clause}_{Z}]_{E2}$$

Le membre A a la forme d'une clause assertive qui fait l'objet d'une première énonciation (E1). Le membre Z est précédé d'une démarcation prosodique (#), accompagnée parfois du connecteur *et*. Également de forme propositionnelle, le membre Z réalise un deuxième « coup » énonciatif (E2). Ces constructions sont des périodes binaires, comportant deux énonciations. Une énonciation ayant pour fonction d'exécuter une transformation dans la mémoire discursive, des diptyques comme [13] réalisent en conséquence deux opérations successives et ordonnées sur la mémoire (cf. § 7, *infra*).

5. L'élaboration de l'inférence

Sur la base de quels indices la valeur hypothétique est-elle élaborée ? La lecture hypothétique est pour moi le résultat de calculs interprétatifs de type *abductifs*[16] sur des indices qui sont non spécialisés pour conduire à une lecture hypothétique. Ce caractère *non déterministe* des indices mobilisés pour l'interprétation est fondamental : la valeur hypothétique, dans ces tours bi-assertifs, est le produit de sortie d'un raisonnement abductif fondé sur un assortiment d'indices quelconques[17]. Je consacre le § 5. à l'identification de ces indices.

5.1. Les indices en amont du diptyque

5.1.1. Percepts situationnels

Confais (1990 : 113-115) distingue une « assertion » [14] d'une « proclamation » [15] :

> [14] Vous êtes sur une route départementale (= « Je vous signale que… » : *le partenaire est par exemple en train de rouler à 180km/h*) [< Confais]

[16] Une abduction est une conclusion plausible fondée sur une analyse indicielle. Cf. Peirce (1978 ; 1984), (Almeida, 1988 ; 1990), Desclés (1996).

[17] Ceci par opposition aux hypothétiques que j'appelle « marquées », introduites par exemple par *si, au cas où, à supposer que*.

[15] Vous êtes sur une route départementale (= « Supposez que… » : *exemple inspiré du sketch 'Le permis de conduire', de Jean Yanne, lequel, bien entendu, répond « Non ! » ; l'inspecteur répète alors sous forme explicite : « Supposons que… », et Jean Yanne réplique : « Non ! Je hais les routes départementales… »*) [*ibid.*]

Pour Confais, « le principe de la proclamation est que p n'est 'vrai' que si le destinataire accepte de jouer le jeu, par exemple : *Nous sommes en 1897* ». L'hypothèse serait un type de proclamation. L'exemplification [14] *vs* [15] démontre que le rôle de l'état de la mémoire discursive est prépondérant dans le processus interprétatif. En fonction de la situation de parole, l'interprétation d'une construction assertive formellement identique à une autre peut s'avérer fondamentalement différente.

5.1.2. Contextualisations

Un référentiel hypothétique peut être établi avant l'occurrence d'une période binaire bi-assertive[18]. Voyons les exemples [16] qui montrent l'apport, dans l'élaboration de la valeur hypothétique, d'« adjuvants contextuels » (de Cornulier, 1985 : 21) ou d'indices de « contextualisation » (Thumm, 2000)[19] repérables en amont de la structure binaire :

[16a] *imaginez* un mur où le ciment est remplacé par de la glace \ <1> un coup de chaud / et tout s'écroule \ <2> vous arrosez une paroi de permafrost / et rien ne bouge \ <3> vous lui mettez un coup de chaleur / et patatras tout s'effondre \ [oral tv]

[16b] « Vous arrivez à un passage à niveau, vous êtes dans le final de Paris-Roubaix – moi, ça m'est jamais arrivé – et il y a un gars, Cancellara, qui a largué tout le monde, qui est à vingt-cinq secondes devant. Je n'ai qu'une idée : foncer pour essayer de le rattraper. Un passage à niveau se ferme, pas de train en vue, j'y vais. » [presse, *L'équipe*, 10.04.2006, <des coureurs cyclistes ont été disqualifiés pour avoir traversé un passage à niveau fermé ; un ancien coureur explique qu'il aurait fait la même chose>]

Dans [16a], le référentiel hypothétique est posé explicitement en amont (*imaginez*)[20]. Le fragment [16b] illustre le fonctionnement des déictiques dans des aires énonciatives distinctes. L'ancien coureur, dont les propos sont rapportés ici, met l'allocutaire (*vous*) dans la situation des coureurs disqualifiés et ensuite il en fait

[18] Pour la notion de *référentiel* : Desclés (1994).

[19] L'étude de Thumm (2000) sur des hypothétiques non marquées en anglais oral vise à mesurer l'impact du contexte discursif précédant ou suivant dans l'interprétation de la configuration 'paratactique'. Selon l'auteur, ces constructions non marquées sont reconnues et interprétées de manière pertinente par les interactants parce qu'elles sont « contextualisées ». Le cadrage contextuel peut se faire par la présence d'une *if*-clause explicite (*framing*), mais aussi par l'intermédiaire d'indices lexicaux (*contextualization cues*) qui signalent l'installation d'un « monde possible » : verbes du genre *imagine*, *suppose* ou auxiliaires modaux (*can*, *could*, *may*, *think*) par exemple. La plupart du temps, ces indices sont cumulés. La contextualisation serait également rétrospective, avec des signaux en aval de l'hypothétique non marquée.

[20] La construction <1> est une hypothétique non marquée *nominale*. Pour une analyse de ces tours : Corminboeuf (à paraître, b).

de même avec lui (*je*). Si on veut, il refait la course avec d'autres protagonistes (*vous* et *moi*) : il est évident que ni l'allocutaire, ni l'ancien coureur – il le dit lui-même « ça m'est jamais arrivé » – ne sont dans la situation de course. Le cadrage hypothétique est échafaudé avant que ne survienne la dernière phrase graphique (*Un passage à niveau se ferme, pas de train en vue, j'y vais*) qui endosse une valeur glosable par : <*dans une situation de course comme celle-ci, au cas où un passage à niveau se ferme et qu'il n'y a pas de train en vue, je traverse*>. Encore une fois, on notera que le présent de l'indicatif est parfaitement compatible avec l'installation d'un référentiel hypothétique.

5.1.3. Routines sérielles

Les structures sérielles où plusieurs scénarios sont envisagés les uns après les autres – voir la numérotation entre chevrons dans les exemples [16a] et [17], ainsi que dans d'autres exemples *infra* –, constituent également un indice pour construire la valeur hypothétique :

> [17a] <1> t'as le temps / tu y vas / <2> t'as pas le temps / je me démerde \ [oral]
>
> [17b] Si j'avais eu à le jouer, il m'aurait inquiété. <1> Tu lui laissais le couloir, il te débordait. <2> Tu anticipais, il te foutait un crochet intérieur. Face à Lagisquet, t'étais mal ! [presse, *L'équipe magazine*, 18.02.2006, <à propos d'un joueur de rugby>]
>
> [17c] Je ne sortais pas pendant des jours, je ne voulais pas travailler, et je ne voulais même pas manger, je restais couché tout le temps. <1> Nastassia m'apportait quelque chose – je mangeais, <2> elle ne m'apportait rien, le jour passait comme ça ; exprès, par rage, je ne demandais pas ! [Dostoïevski, *Crime et châtiment*]

La mention de deux éventualités dans [17a] est un élément qui augmente la plausibilité de l'interprétation[21]. L'interprétation temporelle est possible pour [17b-c], parce que la situation établie est au passé ; il n'est pas toujours possible de démêler la lecture temporelle de la lecture hypothétique. La mise en confrontation de plusieurs scénarios, ce que j'appelle « routine sérielle », constitue un indice (parmi d'autres) en faveur de l'élaboration de l'inférence conduisant à une interprétation hypothétique.

5.2. Les indices favorisant une lecture hypothétique dans le membre introducteur

5.2.1. La non pertinence de l'assertion A considérée isolément

Dans [18], l'objet-de-discours dénoté dans A véhicule une donnée qui contrevient à une évidence perceptive :

[21] Je ne détaille pas ici les autres indices mobilisables dans [17] pour établir la cohésion d'ensemble du diptyque – par exemple les effets de parallélisme ou de contraste (cf. *infra*, § 6).

[18a] *c'est la guerre* / je vous tue \ [oral tv, <le journaliste a demandé à un agent de sécurité armé s'il pourrait tirer sur quelqu'un>]

[18b] *vous me touchez avec vos petits bouts de bois* / et moi je porte plainte pour coups et blessures \ [oral tv]

[18c] *tu bouges un peu le volant* / t'es dedans \ [oral, <à propos d'un garage trop étroit>]

L'assertion <c'est la guerre> de [18a] ne peut pas être prise en charge dans la situation de parole : il est publiquement valide pour les interactants que le pays en question n'est pas en guerre. Dans [18b] et [18c], les assertions <*vous me touchez*> et <*tu bouges un peu le volant*> font mine de constater ce que l'allocutaire est en train de faire. Mais elles ont un caractère déroutant, puisque dans la situation, respectivement l'allocutaire ne touche pas le locuteur avec de petits bouts de bois et n'a pas de volant en main. Dans un grand nombre d'exemples collectés, l'assertion A contredit de manière flagrante une donnée d'expérience délivrée dans la situation d'énonciation. Cela oblige l'interlocuteur à valider l'objet-de-discours en question dans un domaine modal particulier de la mémoire discursive, rien n'autorisant sa validation dans le référentiel par défaut[22].

Examinons un phénomène assez voisin dans des diptyques introduits par *y a* :

[19a] *y a* une miette dans ma bagnole / je t'arrache la tête \ [oral, <le passager d'une voiture vient d'entamer un sandwich>]

[19b] en Suède / *y a* une femme qui accouche / elle et son mari / ils ont droit à une année chacun de congé maternité \ [oral]

Selon Riegel & *al*. (1994 : 160), *(il) y a* impose la lecture spécifique[23]. Cependant, les exemples [19] montrent que l'interprétation non spécifique est possible avec *(il) y a*. Dans [19a], avant l'occurrence du diptyque, le fait que le passager va entamer un sandwich et qu'il n'y a donc pas encore de miettes sur les sièges de la voiture est une information manifeste dans la situation. L'énonciation <y a une miette> installe un référentiel hypothétique dans lequel l'objet-de-discours dénoté est validé. Dans [19b] <en Suède y a une femme qui accouche> est une énonciation apparemment peu pertinente d'un point de vue informationnel. Cette inconsistance pragmatique ouvre l'attente d'une seconde énonciation qui réalise la saturation de cette attente ; c'est en quelque sorte Z qui « normalise » A. Ces diptyques activent un principe pragmatique qui enjoint de rechercher la pertinence d'une énonciation en apparence inadaptée aux circonstances, parce que non assumable par un des interactants dans la situation de parole.

[22] Par *validation*, il faut entendre 'mémorisation', 'inscription' dans la mémoire discursive.

[23] L'interprétation est dite *non spécifique* si n'importe quelle valeur individuelle prise sur une classe vérifie le prédicat [Corblin, 1987 : 44]. Une seule valeur vérifie le prédicat, dans la lecture dite *spécifique*.

5.2.2. Les déictiques « cursifs »

L'instance que désigne le pronom personnel *tu* (ou *vous*) est très souvent identifiée hors de la situation d'énonciation, ce qui favorise l'interprétation hypothétique[24] :

> [20a] elles sont pas mûres \ *tu* secoues / y en a pas qui tombent \ [oral, <à propos de prunes>]
>
> [20b] Comme disait toujours mon père, « un cochon, *tu* lui coupes la queue, il ne devient pas un mouton ». [Voet, *Massacre à la chaîne*]
>
> [20c] y avait une porte / je pense *tu* tires un coup de pied dedans / *tu* la traverses \ [oral]

Dans la série [20], le pronom *tu* réfère à une « personne de discours » (le destinataire), mais cette instance n'est pas ancrée dans la situation d'énonciation. En effet, il est courant dans ce type d'exemples que le pronom *tu* (ou le *vous* de politesse) ne désigne pas l'allocutaire à proprement parler[25]. La stratégie mise en place vise à bloquer l'identification d'une constante référentielle et à opérer ainsi une déconnexion d'avec la situation d'énonciation. La variable déictique n'est en effet pas unifiable avec une valeur individuelle dans la situation de parole. Une connivence est établie avec l'allocutaire, qui est convié à devenir le protagoniste de la situation imaginaire que l'on reconstruit (*supposons que tu secoues*, dans [20a])[26].

5.3. Les indices identifiables dans le second membre

5.3.1. Le caractère pragmatiquement non opportun de la seconde assertion

Dans les exemples [21], le contenu de Z ne peut pas être la description d'une donnée d'expérience manifeste pour les partenaires de l'énonciation :

> [21a] tu dis quelque chose / *tes lunettes elles giclent* \ [oral]
>
> [21b] ils arrivent pas dans les cinq minutes / *on est loin* \ [oral]

Le constat véhiculé par Z est aberrant s'il est interprété dans la situation d'énonciation. La contrainte d'informativité qui préconise que l'information doit être inédite est ici exploitée pour construire de l'implicite ; dans [21a], le destinataire est en effet le mieux placé pour savoir si ses « lunettes giclent » ou non. Mais la dissonance pragmatique est principalement due à l'antinomie entre deux sources d'information incompatibles : <tes lunettes elles giclent> entre en conflit avec une donnée de la situation d'énonciation. En privilégiant la source d'information extra-linguistique – une évidence situationnelle –, l'information véhiculée par

[24] Le pronom *on*, substitut privilégié des autres pronoms personnels, joue parfois le même rôle que *tu* / *vous*.

[25] Kerbrat-Orecchioni (1997 : 62-63) parlerait d'une « énallage de personne ». Reichler-Béguelin (1997) analyse ces emplois « génériques » des déictiques qui ne sont pas en relation avec l'énonciation en cours, mais qui évoquent une énonciation jouée.

[26] Dancygier & Sweetser (2006 : 240sq) remarquent que les hypothétiques non marquées à la troisième personne sont rares en anglais, alors qu'avec *if* le procédé est commun. Selon les auteurs, les constructions non marquées impliqueraient davantage le locuteur et l'allocutaire que les versions avec *if*.

l'énonciation est rejetée dans un espace hypothétique. Dans [21b] l'énonciation <on est loin> contrevient également à un élément manifeste dans la situation de parole. Les exemples [21] illustrent pour le membre Z ce que les exemples [18] montraient pour le membre A.

5.3.2. Les indices d'état résultatif

Dans le terme Z, les marqueurs d'imminence de la conclusion et d'état résultatif sont des indices usuels pour établir un lien de cause à effet entre les deux énonciations :

> [22a] Voilà le travail : suffit de leur passer la main dans les cheveux, de leur dire des gentillesses, et on les roule dans la farine ! On leur prête les clés de l'appart' et elles croient *aussitôt* en être les propriétaires. [presse, *La liberté*, 07.10.2003, <à propos des femmes>]
>
> [22b] On agite et le sang *se trouve immédiatement laqué*. [discours scientifique]
>
> [22c] C'est comme cela le bonheur ; un nuage rose se décolore, et tout *est perdu*. [Bianciotti, *Sans la miséricorde du Christ*]
>
> [22d] avec lui / on se relâche un peu / on *se retrouve* attachée à la cuisine avec un tablier \ le macho bouillonne en lui \ [oral]

Les adverbes comme *aussitôt* [22a] et *immédiatement* [22b] sont au service d'effets d'immédiateté de la conséquence ; ils concourent à souder sémantiquement les deux membres de la structure. Les constructions à diathèse passive [22b]-[c], les verbes comme *se retrouver* à contenu lexical résultatif [22d], ainsi que les procès en *c'est* (voir l'image en incipit, *supra* ; et [3a]) sanctionnent la réalisation du contenu de Z. Ces indices d'immédiateté et d'état résultant sont des indices secondaires qui viennent consolider la cohésion du complexe AZ, le terme Z étant interprété comme une conséquence de ce qui précède.

Le § 6. expose un certain nombre de procédés cohésifs d'un autre genre que [22], mais qui sont aussi à l'origine du fait que l'ensemble AZ semble former une « unité de sens ».

6. Le sémantisme de l'ensemble AZ : indices d'encapsulation et rendements argumentatifs

Le § 6.1. est consacré aux procédés qui consolident la relation pragmatique qu'entretiennent A et Z. Ces stratégies ne sont pas des indices qui conduisent à une lecture hypothétique, mais des signaux qui permettent d'interpréter AZ comme formant un « tout ». Si le §. 5 était consacré à l'assortiment d'indices qui est à l'origine de la construction du format référentiel de AZ (la valeur hypothétique), ce § 6.1. se penche sur ce qui, dans la structure linguistique, permet de rapprocher les deux membres de ces constructions paratactiques. Les constantes identifiées ne sont pas seulement observables dans les bi-assertives, mais également dans un certain nombre de parataxes.

Le § 6.2. montre que les constructions bi-assertives sont au service de rendements argumentatifs variés, qui viennent s'ajouter à la valeur hypothétique identifiée dans le § 5. Il est important de souligner que la construction AZ – et c'est le cas dans les

parataxes en général – hérite systématiquement d'un sémantisme *non compositionnel* : celui-ci ne se réduit en aucun cas à l'addition du contenu sémantique de A et du contenu sémantique de Z.

6.1. Les indices formels qui renforcent la relation entre A et Z

a) Les parallélismes lexicaux :

> [23a] tu lui brises le cœur / moi je te brise la tête \ [oral tv]
>
> [23b] Mais qu'est-ce que c'est que la liberté ? § C'est quand on fait ce qu'on veut, comme on veut, quand ça vous chante. § C'est quand on ne dépend que de soi. C'est quand tous les commandements partent de vous. <1> Tu veux rester couché, reste couché ; <2> tu veux te lever, lève-toi. <3> Tu veux manger, eh bien ! mange ; <4> tu ne veux pas manger, ne mange pas… <5> Et tu veux faire de la monnaie, tu peux faire de la monnaie… [Ramuz, *Farinet ou la fausse monnaie*]
>
> [23c] D'autre part, cette enquête confirme que la dialectique de la lance et du bouclier – <1> tu inventes une lance, j'invente un bouclier, <2> tu inventes une torpille, j'invente une contre-torpille, et ainsi de suite ad aeternam –, vieille comme l'humanité, continue cependant à se porter comme un charme. [presse, *Le matin*, 25.04.2004]
>
> [23d] moi je te dis *il aurait eu affaire à deux Corses un peu mafiosi* parce que ça fait combien de temps qu'il nous en pique du pognon *il aurait saigné* je te le dis hé [oral < Debaisieux]

Au plan intra-périodique, on notera la reprise d'éléments lexicaux communs dans les membres A et Z de [23a]-[b]-[c]. Au plan inter-périodique, plusieurs indices peuvent être exploités : les routines sérielles dans [23b]-[c] et le chiasme dans [23d] avec la construction *je te (le) dis* qui délimite le diptyque – dans lequel est inséré une parenthèse introduite par *parce que*. On peut souligner aussi les oppositions de modalité et d'antonymes dans [17a] et [17c] *supra* : *t'as le temps / t'as pas le temps* ; *quelque chose / rien*.

b) Le sémantisme des verbes :

> [24a] L'Emulsion Pure de Yon Ka aux huiles essentielles de thym, lavande, romarin, géranium et cyprès est radicale. <1> Ça pique, elle calme immédiatement. <2> Ça brûle, elle apaise tout de suite et même après une épilation. [pub]
>
> [24b] Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est : / <1> Je le chasse, il revient ; <2> je l'étouffe, il renaît ; / Et plus nous approchons de ce grand hyménée, / Plus en dépit de moi je me trouve gênée. [Corneille, *Tite et Bérénice*]
>
> [24c] Vainqueur en l'an 2000 et l'an dernier, Savoldelli semble impressionner ses adversaires par son calme, par ses fantastiques qualités de descendeur, et par son sens tactique : « Tu commets une erreur, il l'exploite », raconte Martinelli […] [presse, *La liberté*, 05.05.2006]

Les diptyques [24] renferment des couples de verbes qui entretiennent une relation sémantique symétrique. Il ne s'agit pas à proprement parler d'antonymes, mais en tout cas d'un rapport d'opposition lâche : dans [24a] *piquer / calmer* et *brûler / apaiser*. Dans [24b], *chasser / revenir* et *étouffer / renaître*. Dans [24c], *commettre une erreur / exploiter une erreur*.

c) Les topoï :

[25a] Il pleut : je reste chez moi. [< Le Bidois]

[25b] t'as faim / moi je vais te chercher à manger / y a qu'à dire \ [oral]

Les constructions [25] reposent sur un topos qui pourrait être pour [25a] : <quand il pleut, on reste plus volontiers chez soi que quand il fait beau> (sauf si l'on est chasseur d'escargots). Pour [26b], le topos exploité pourrait être formulé ainsi : <quand on a faim, il faut manger>.

d) Le rythme et la structure métrique :

[26] Vous avez la volonté, nous avons la solution. [pub]

Dans le terme A, les phonèmes [v], [a], [e] et [l] apparaissent deux fois ; dans le terme Z, ce sont les phonèmes [a], [ɔ̃], [s], [l] qui sont récurrents. En outre, pas moins de 8 phonèmes sont communs à A et à Z. Au niveau métrique, les deux membres comportent 7 syllabes. Cet assortiment de correspondances contribue à la cohésion de l'ensemble. L'exemple [27] concentre plusieurs indices mentionnés dans les paragraphes précédents :

[27] <1> Elle m'appelle, je l'écoute ; <2> je la mande, elle m'entend. [Char, *La nuit talismanique*, <à propos de la chouette>]

On peut également tirer profit ici de la dimension métrique-rythmique[27]. Dans [27], la symétrie est en effet à la fois intra- et inter-périodique. Au plan intra-périodique, il y a deux fois 3 syllabes et, dans <2>, on note la récurrence des phonèmes [l], [m] et [ɑ̃], présents aussi bien dans A que dans Z. Au plan inter-périodique on identifie deux hémistiches de 6 syllabes, [27] formant un alexandrin ; il y a en outre un chiasme au niveau des pronoms personnels *elle* et *je* ; enfin, les phonèmes [l], [m] et [a] sont communs aux membres A et à Z. Le renvoi à une doxa est aussi un indice exploitable ; par exemple dans <1>, la doxa serait <elle m'appelle *donc* je l'écoute>. On peut encore souligner la parenté sémantique entre les verbes *appeler / mander* et *écouter / entendre*. Enfin, il s'agit d'une routine sérielle.

Les indices étudiés dans ce § 6.1. témoignent d'une relation entre A et Z. L'assortiment d'indices détaillé au § 5. permettait d'identifier le type de relation référentielle établie, à savoir une hypothèse.

[27] L'exploitation métrique est observable dans certains proverbes : par exemple le décasyllabe *Tu lui donnes la main, il te prend le bras*, dans une de ses nombreuses variantes – voir Anscombre, 2000 – et dans la publicité : cf. l'alexandrin *Vous avez le profil, nous avons le réseau !* [pub pour une agence de travail temporaire]. Le genre « textuel » – poésie, publicité – joue un rôle non négligeable.

6.2. Quelques rendements rhétoriques

Comme pour le § 6.1., les rendements pragmatiques étudiés dans ce § 6.2. ne sont pas forcément propres aux hypothétiques, mais ils permettent de mieux comprendre sur quels éléments se fonde le processus interprétatif. En effet, ces visées pragmatiques globales montrent que l'ensemble AZ forme une « unité de sens ».

a) « Petites causes, grands effets » :

Les marqueurs de quantité moindre (*un petit bout, un peu, un doigt, une miette*), courants dans le corpus, signifient des changements d'état minimes :

> [28a] ce mur / tu le touches *un peu* / ça fait des monstres traces \ quelle connerie \ [oral]
>
> [28b] C'est bien vrai ça : les femmes, vous leur donnez *un petit bout* de pouvoir et elles vous finissent tortionnaires en Irak. [presse, *Le matin*, 16.05.2004]

Dans [28], le membre A opère une perturbation en apparence superficielle, qui entraîne une issue totalement disproportionnée. Une quantification minimale (*un peu*, *un petit bout*) contraste en effet avec une quantification maximale (*monstres*) ou une appréciation hyperbolique (*tortionnaires*). Dans ces exemples, le procédé argumentatif conduit à une inférence du genre : <ce mur est mal conçu> dans [28a], <il vaut mieux ne pas donner trop de pouvoir aux femmes> dans [28b].

b) Schémas inductifs :

Un procédé argumentatif récurrent consiste dans un premier temps à énoncer un principe général – en italique dans [29] – et dans un second temps, à l'étayer par une construction bi-assertive qui fait figure d'*exemplum* :

> [29a] *tout le monde faisait du beurre* \ ils avaient trois vaches / ils faisaient du beurre \ [oral tv]
>
> [29b] *c'est du nylon éponge* \ il pleut / ça absorbe tout \ [oral tv, <sketch de F. Raynaud>]
>
> [29c] *il arrive pas à marcher à quatre pattes* \ tu le mets à plat ventre / il arrive pas à se mettre à quatre pattes \ [oral, <à propos d'un bébé>]
>
> [29d] *c'est une chaîne / faut pas aller dans terre* \ tu vas dans terre / elle coupe plus \ [oral, <à propos d'une chaîne de tronçonneuse>]

On peut voir dans ces mouvements discursifs inter-périodiques un rendement d'*induction*. Cependant, c'est la règle qui est énoncée en premier et on l'illustre ensuite au moyen des prémisses. Dans l'exemple de Ramuz en [23b] *supra*, les cinq diptyques successifs étayent le principe <la liberté, c'est de *pouvoir* faire ce que l'on *veut*> ; le diptyque <5> est le plus explicite, avec les deux verbes modaux en miroir : <*tu* veux *faire de la monnaie, tu* peux *faire de la monnaie*>.

c) Menaces, prédictions, paris :

Les constructions bi-assertives à interprétation hypothétique endossent des valeurs pragmatiques secondaires diverses, une menace dans [30], une prédiction dans [31] et un marché dans [32] :

[30a] *Menaces* du chauffeur : « Je veux pas un bruit. J'entends un truc, je vous descends » [presse, *Saturne*, 02.04.2004 ; ce sont mes italiques]

[30b] [Dessin tiré de la une de *Charlie Hebdo*, 26.03.2008]

[31] tu les mets au gouvernement / ils paniquent \ [oral, <à propos d'un parti politique>]

[32] Sans doute lassé par le manque de concurrence, Phelps a peut-être disputé son dernier 400 m 4 nages. A la suite d'un pari avec son entraîneur Bob Bowman, le « *deal* » était : « Tu bats le record du monde et tu peux arrêter si tu veux ». [presse, *La liberté*, 11.08.2008 ; ce sont mes italiques]

Les visées pragmatiques sont parfois mentionnées en amont : *menace(s)* dans [30a] et [30b], *deal* dans [32]. Ces constructions se paraphrasent au moyen d'une hypothétique et endossent une seconde couche d'inférence, l'hypothèse étant au service de valeurs pragmatiques secondaires.

7. Conclusion : les modalités de la construction de l'interprétation hypothétique

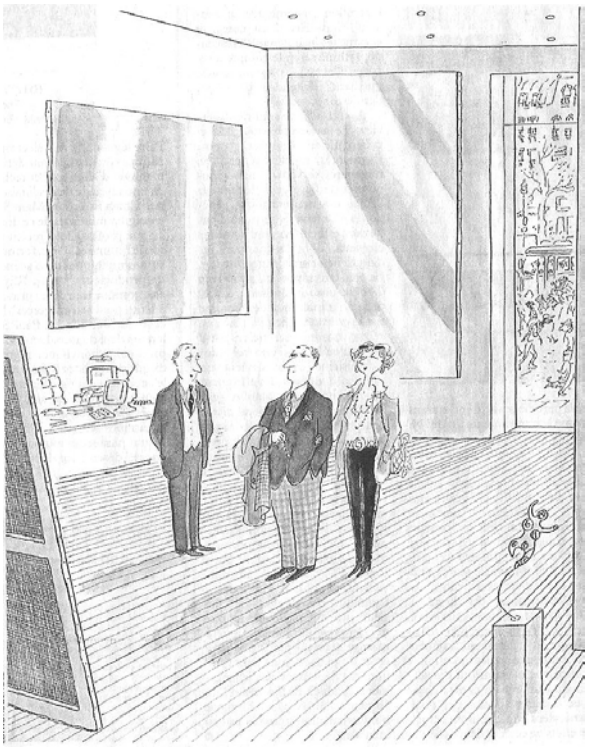
7.1. La résolution d'un type d'inconsistance pragmatique

La procédure engagée dans les constructions bi-assertives a des affinités avec celle qui préside aux cas de brouillages d'indices (polyphonie, discours indirect libre) : l'interprétation réclame l'établissement de deux systèmes de repérage différents. Il va de soi que ces atteintes à la consistance informative – le surgissement de deux sources d'information – sont délibérées. Ainsi, dans *Tu m'embrasses encore et c'est*

mon pied dans les pompons ! – voir l'image en incipit –, il y a une forme d'inconsistance entre le contenu linguistique et un savoir validé en mémoire discursive : il est manifeste sur le dessin que l'éconduit n'est plus en train d'embrasser la demoiselle. Les exemples traités dans cette étude présentent un type de contradiction qui repose sur la confrontation de deux sources d'information incompatibles, l'une linguistique, l'autre extra-linguistique. Cet état inconsistant de la mémoire discursive – l'objet-de-discours est-il ou non validé ? – se résout en installant un univers hypothétique.

Voyons un autre type de résolution qui ne requiert pas l'installation d'un espace hypothétique, mais qui convoque la notion de « polyphonie ». Les segments en italique dans les exemples [33] ne sont pas des constructions bi-assertives, mais ils déclenchent un calcul implicite parce qu'ils sont en apparence contradictoires :

> [33a] La réussite de l'arnaque aux enfants indigo est un beau symptôme : elle surfe sur plusieurs tendances actuelles (la mode de l'enfant hyperactif, la compétition généralisée, la peur de la catastrophe écologique), tout en recyclant les croyances new age (l'âge du Verseau, les channels, les anges) et les vieilles lunes ésotéristes (la théosophie), et en noyant le tout dans une sauce extraterrestre. § Elle confirme ce que disait G.-K. Chesterton : « *Depuis que les hommes ne croient plus à rien, ils croient à tout*. » [presse, *Le canard enchaîné*, 08.09.2004]
>
> [33b] *Personne ne sait rien, mais tout le monde savait tout*. L'entourage de Marco Pantani a d'abord démenti, puis simplement menti, mais le tourbillon de la nouvelle a dévasté une énième stratégie protectrice et mesquine. [accroche d'un article de presse, <à propos de l'internement de M. Pantani>]
>
> [33c] [Légende du dessin de Sempé tiré de *Le temps*, 06.12.2003 : *C'est beaucoup d'argent, mais c'est pas cher*]



Les constructions en italique de [33] contiennent deux prédications contradictoires. L'effet d'inconsistance est levé au moyen de l'hypothèse polyphonique, en convoquant deux énonciateurs auxquels sont associés deux points de vue distincts (Ducrot, 1984). La polyphonie est l'inférence élaborée pour redonner de la pertinence à l'énoncé.

Si dans [33] la cohérence est rétablie en distribuant la responsabilité des points de vue à des êtres discursifs distincts, pour les bi-assertives, l'état inconsistant de la mémoire discursive est résolu en établissant un cadre hypothétique pour y enregistrer l'objet-de-discours dénoté.

7.2. Les effets sur la mémoire discursive

Les constructions bi-assertives affichent une absence de correspondance entre une structure formelle – une assertion – et des impératifs pragmatiques qui lui sont liés habituellement – non contradiction, prise en charge par le locuteur, par exemple. Les assertions A et Z dénotent bien chacune un objet-de-discours, mais celui-ci est placé dans un domaine modal singulier ; il ne peut en effet pas être validé dans la situation de parole[28]. Ces assertions incrémentent la mémoire discursive de deux informations : (i) La validation d'un objet-de-discours *O*. (ii) La validation d'un commentaire modal sur cet objet-de-discours, p. ex. <*O* est valable dans un domaine hypothétique>. J'ai cherché à identifier comment ce commentaire modal est élaboré. A mon sens, cette inférence est le résultat du fait que ces assertions entraînent la construction de deux sources d'informations concurrentes : l'une linguistique – on

[28] Je ne parlerai pas de « non assertion » : pour moi, les termes A et Z accomplissent bien des assertions.

affirme la validité d'un objet-de-discours *O* –, l'autre extra-linguistique – les données de l'expérience contredisent la validité de *O*.

Le procès n'est pas ancré dans le référentiel par défaut, celui de l'énonciation en cours : aucune instance de validation ne se porte garante de la validation de l'objet-de-discours[29]. Ce sont des assertions dont la référence est affectée d'une modalité singulière. On ne peut pas remonter de ce que le locuteur dit, i.e. l'information livrée par le discours, aux conditions qui lui permettraient de prendre en charge ce qu'il dit *hic et nunc*, i.e. ce qu'implique cette information livrée[30]. Ainsi, asserter <*c'est mon pied dans les pompons*> (cf. l'image en incipit) impliquerait la production simultanée d'un acte physique, par exemple. La validation d'un objet-de-discours *in situ* étant exclue, celui-ci est validé dans un espace modal distinct. Cette transgression, toute relative parce que conventionnelle, est exploitée pour créer de l'implicite. En général, on évite d'installer une situation discursive incompatible avec des données non négociables de la mémoire discursive, par exemple une évidence dans la situation d'énonciation. Si cela arrive, des calculs sont engagés afin de récupérer la cohérence.

La notion de *mémoire discursive* permet de décrire cette procédure. La conduite assertive incrémente la mémoire discursive d'un objet-de-discours *O* <tu m'embrasses encore> et d'un méta-objet *φO* <*O* est valide dans un espace alternatif>. L'objet-de-discours <tu m'embrasses encore> est couplé à une *clé de validation*[31]. La distinction entre l'objet-de-discours et le commentaire modal qui lui est assigné est capitale : les énonciations A et Z associent une opération primaire – valider un objet-de-discours *O* – à une opération secondaire en mémoire discursive – valider le commentaire modal associé à *O*. Ce couplage débouche sur l'installation d'un référentiel imaginaire. La valeur *hypothétique* est le résultat de l'assignation d'une clé de validation singulière à un objet-de-discours. Les énonciations A et Z réalisent chacune, successivement et de façon ordonnée, une transformation duale sur la mémoire discursive. Duale, parce que d'une part, l'énonciation A opère à la fois la validation d'un objet-de-discours *O* et la validation de la clé de validation *φO* associée à *O* ; d'autre part, l'énonciation Z valide un objet-de-discours *O'* et la clé de validation *φO'* qui lui est associée.

[29] Si on se place dans le cadre de la *théorie des actes de langage*, ces constructions réclament des mises au point. Dans mes exemples d'hypothétiques, le terme A contient une formule assertive, mais les conditions de réussite ne sont pas réunies. Si on s'en tient à la théorie des actes de langage, on en conclut que ce ne sont pas des assertions : la condition de sincérité et la condition essentielle sont transgressées. Les conditions préliminaires ne sont pas toujours respectées. Pour asserter *p*, le locuteur doit avoir des preuves que *p* est vrai : en ouvrant un cadre hypothétique, la transgression est automatique. Il n'y a pas de catégorie prévue pour ces énoncés dans la vulgate speech-actiste. Du point de vue de la théorie des actes de langage, on est contraint d'y voir des assertions marginales. Le postulat selon lequel la force illocutoire ferait l'objet d'un codage lexico-syntaxique est à révoquer si on ne veut pas marginaliser ces constructions. Je fais le choix de me passer de la notion d'« acte illocutoire ».

[30] Dans la perspective gricienne (Grice, 1979), on y verrait l'exploitation de la maxime de relation : ce qui est dit doit être *reliable* de façon cohérente. La seconde maxime exploitée est celle de qualité. Les assertions A et Z entrent en contradiction avec le contexte, ce qui fait que l'assertion est vue comme insincère.

[31] Pour Jackendoff (1975 : 69), certaines unités peuvent être sous la portée d'un opérateur modal *unrealized*, ce qui impose « a special condition on their referentiality ».

Au plan praxéologique, l'énonciation A de mes diptyques, interprétée comme un cadre, laisse attendre une suite ; sa fonction est donc celle d'une *préparation* pour une énonciation à venir. Parallèlement, l'énonciation Z – également pragmatiquement assez incongrue à l'état isolé – réclame une conduite énonciative préalable ; la présence éventuelle du connecteur *et* marque clairement que l'énonciation Z fait figure de *continuation* d'une action préalable. Par conséquent, ces diptyques manifestent une *corrélation* au plan praxéologique (et non au plan syntaxique) : l'énonciation A laisse attendre une énonciation Z et corollairement l'énonciation Z se présente comme ayant un préalable.

ALMEIDA, I. 1988. Sémiotique abductive. Epistémologie de l'individuel qualitatif. *Poetica et analytica* 5. Aarhus. 185 p.

ALMEIDA, I. 1990. L'interprétation abductive et les règles du raisonnable. Documents de travail et pré-publications. Università di Urbino. 62 p.

ANSCOMBRE, J.-C. 2000. Parole proverbiale et structures métriques. *Langue française* 139 : 6-26.

AVANZI, M. & A. LACHERET. à paraître. Micro-syntaxe, macro-syntaxe : une prosodie toujours transparente ? L'exemple des périodes asyndétique en français parlé. Actes du colloque *La Parataxe*, M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

BALLY, C. 1944. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : A. Francke.

BEGUELIN, M.-J., M. AVANZI & G. CORMINBOEUF (eds). à paraître. Actes du Colloque *La Parataxe*. Neuchâtel, 2007.

BERRENDONNER, A. 1992. Périodes. *La temporalité du discours*, H. Parret (éd). Louvain : Louvain University Press. 47-61.

BERRENDONNER, A. 2002a. Les deux syntaxes. *Verbum* XXIV : 23-35.

BERRENDONNER, A. 2002b. Morpho-syntaxe, pragma-syntaxe et ambivalences sémantiques. *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, H. L. Andersen & H. Nølke (eds). Berne : P. Lang. 23-41.

BORILLO A. 2001. Le conditionnel dans la corrélation hypothétique en français. *Le conditionnel en français*, P. Dendale & L. Tasmowski (eds). 231-250.

BORILLO A. à paraître. La corrélation hypothétique et la construction parataxique. Actes du colloque *La Parataxe*, M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

CARON, B. 2005. Condition, topique et focus : pourquoi les conditionnelles ne sont pas des topiques. Accessible en ligne sur : http://panini.u-paris10.fr/dea/?u_act=download&dfile=Caron-handout.pdf

CHOI-JONIN, I. 2005. Les subordinations spatio-temporelles sans marque segmentale. *La syntaxe au cœur de la grammaire*, F. Lambert & H. Nølke (eds). Rennes : PU. 55-64.

CHOI-JONIN, I. & E. DELAIS-ROUSSARIE. 2006. L'association de propositions sans marque segmentale en français parlé : étude syntactico-sémantique et prosodique. *Faits de langues* 28 : 83-94.

CONFAIS, J.-P. 1990. *Temps, mode, aspect* : *les approches des morphèmes verbaux et leurs problèmes à l'exemple du français et de l'allemand*. Toulouse : PU du Mirail.

CORBLIN, F. 1987. *Indéfini, défini et démonstratif*. Genève : Droz.

CORMINBOEUF, G. à paraître, a. *L'expression de l'hypothèse en français contemporain, entre hypotaxe et parataxe*. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel, mai 2008.

CORMINBOEUF, G. à paraître, b. Structures nominales à interprétation hypothétique. Actes du colloque *La Parataxe*, M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

CORNULIER DE, B. 1985. *Effets de sens*. Paris : Minuit.

CULICOVER, P. à paraître. Parataxis and Simpler Syntax. Actes du colloque *La Parataxe*. M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

CULICOVER, P. & R. JACKENDOFF. 1997. Semantic Subordination despite Syntactic Coordination. *Linguistic Inquiry* 28/2 : 195-217.

CULICOVER, P. & R. JACKENDOFF. 2005. *Simpler syntax*. Oxford-New-York : Oxford University Press.

DANCYGIER, B. & E. SWEETSER. 2006. *Mental Spaces in Grammar : Conditional constructions*. Cambridge : CUP.

DARGNAT, M. 2008. Constructionnalité des parataxes conditionnelles. *Congrès mondial de linguistique française – CMLF'08*. Actes électroniques sur cd-rom. 2455-2470.

DARGNAT, M. & J. JAYEZ. à paraître. La cohésion paratactique : une approche constructionnelle. Actes du colloque *La Parataxe*, M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

DESCLES, J.-P. 1994. Quelques concepts relatifs au temps et à l'aspect. *Studia kognitivwne* 1. SOW : Warszawa. 57-88.

DESCLES, J.-P. 1996. L'abduction, procédé d'explication en linguistique. *Modèles linguistiques* XVII-2. 33-62.

DEULOFEU, H.-J. 1989. Les couplages de constructions verbales en français parlé : effet de cohésion discursive ou syntaxe de l'énoncé. *RSFP* 9 : 111-141.

DUCROT, O. 1984. *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.

FERGUSON, C. A., J. S. REILLY, A. TER MEULEN, & E. C. TRAUGOTT. 1986. « Overview ». *On conditionals*, E. C. Traugott & *al*. (eds). 3-20.

FRUYT, M. à paraître. Les frontières de la parataxe en latin : ses liens avec la coordination, la subordination, la corrélation, les énoncés parenthétiques. Actes du colloque *La Parataxe*, M.-J. Béguelin, M. Avanzi & G. Corminboeuf (eds). Neuchâtel, 2007.

GRICE, H. P. 1979. Logique et conversation. *Communications* 30 : 57-72.

HAIMAN, J. 1983. Paratactic *if*-clauses. *Journal of pragmatics* 7 : 263-281.

HAIMAN, J. 1986. Constraints on the form and meaning of the protasis. *On Conditionals*, E. C. Traugott & *al*. (eds). 215-227.

JACKENDOFF, R. 1975. On Belief-Contexts. *Linguistic Inquiry* VI-1 : 53-93.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1997=1980. *L'énonciation*. Paris : A. Colin.

PEIRCE, C. S. 1978. *Ecrits sur le signe*. Paris : Seuil.

PEIRCE, C. S. 1984. *Textes anticartésiens*. Paris : Aubier.

REBUSCHI, G. 2001. Coordination et subordination. Première partie : la conjonction restreinte. *BSL* XCVI/1 : 23-60.

REBUSCHI, G. 2002. Coordination et subordination. Deuxième partie : vers la conjonction généralisée. *BSL* XCVII/1 : 37-94.

REICHLER-BEGUELIN, M.-J. 1997. Le repérage spatio-temporel dans le discours rapporté : remarques sur les règles et les emplois. *Espace et temps dans les langues romanes et slaves*, K. Bogacki & T. Giermak-Zielinska (eds). Varsovie. 137-150.

RIEGEL, M., J.-C. PELLAT, & R. RIOUL. 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.

ROCQ-MIGETTE, C. 2005. La construction de l'interdépendance : structures conditionnelles du type <p, q>, <p and/et q>, p or/ou q>. Colloque Subordination – Coordination. Accessible en ligne sur : http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/colloque-coord-subord-2005/pre-textes/ Migette.pdf

SEARLE, J.-R. 1982. *Sens et expression*. Paris : Minuit.

THUMM, M. 2000. The Contextualization of Paratactic Conditionals. *InList* 20 : 38 p.

TRAUGOTT, E. C. & *AL*. (eds). 1986. *On Conditionals*. Cambridge : CUP.

TREVISE, A. (ed). 1999. L'hypothétique. *LINX* 41.

TREVISE, A. & CONSTANT L. 2007. Asyndète et construction du fictif dans certaines variétés d'anglais. *Les connecteurs, jalons du discours*, A. Celle, S. Gresset & R. Huart (eds). 71-94.